Médiévales

Langues, Textes, Histoire

64 | printemps 2013
Temporalités de l'Égypte

Ruptures, transitions, continuités dans l'histoire de l'Égypte médiévale

Abbès Zouache

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/6923>

DOI : 10.4000/medievales.6923

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 5-18

ISBN : 978-2-84292-371-6

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Abbès Zouache, « Ruptures, transitions, continuités dans l'histoire de l'Égypte médiévale », *Médiévales* [En ligne], 64 | printemps 2013, mis en ligne le 07 septembre 2013, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/6923> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.6923>

Tous droits réservés

Abbès ZOUACHE

RUPTURES, TRANSITIONS, CONTINUITÉS DANS L'HISTOIRE DE L'ÉGYPTE MÉDIÉVALE

Depuis peu, l'histoire de l'Égypte médiévale est « en chantier »¹. Cela peut s'expliquer diversement : les fouilles archéologiques (bien que peu nombreuses) ont livré une documentation qui commence à être prise en compte par les chercheurs ; ces derniers sont enfin touchés par le « retour critique » qui a essaimé, plus tôt, dans d'autres champs de la recherche ; un dialogue s'est engagé entre des disciplines (archéologie, histoire, philologie, linguistique, entre autres) jusque-là très cloisonnées².

L'ambition de ce dossier est d'illustrer le renouvellement en cours – d'où le bref état des lieux historiographique qui suit – et de contribuer à la réflexion sur les découpages chronologiques communément adoptés par les historiens de l'Égypte médiévale. Comme leurs pairs spécialistes d'autres aires culturelles, ils doivent procéder à des choix difficiles. Se démarquer des choix effectués par leurs prédécesseurs n'est pas chose aisée, même lorsqu'une documentation nouvelle apparaît. Tout discours savant est marqué par des déterminations dont Pierre Bourdieu a montré qu'il est souvent illusoire de vouloir s'en détacher³. Les chercheurs découpent le monde et son histoire, le décrivent et l'interprètent en

1. Ce dossier fait suite à la journée d'études (*Ruptures, Continuités, Transitions : Repenser l'histoire de l'Égypte médiévale*) organisée à Lyon par Cyrille Aillet et Abbès Zouache, en mars 2010, dans le cadre d'un partenariat entre le Ciham-Umr 5648 (Lyon) et l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Je remercie infiniment Cyrille Aillet pour son soutien, son attentive relecture de cette introduction et ses suggestions. Merci également à Sobhi Bouderbala et Mathieu Eychenne pour leurs remarques.

2. Voir l'introduction de Julien Loiseau dans ce dossier, p. 119.

3. P. BOURDIEU, *Homo Academicus*, Paris, 1984.

fonction de « schèmes cognitifs » qui les imprègnent « avec une telle profondeur » qu'ils en deviennent « invisibles »⁴.

Ces déterminations pèsent probablement d'autant plus que les chercheurs sont peu nombreux et que leur discipline est fortement marquée du sceau de la tradition philologique, comme dans le cas de l'histoire de l'Orient musulman médiéval. Après la seconde guerre mondiale, les critiques qu'a subies l'orientalisme, du fait de ses liens avec la colonisation⁵, ont conduit nombre de ses praticiens à réaffirmer leur ancrage philologique, et certains d'entre eux à adopter les objets et les méthodes des sciences sociales. L'un des objectifs affichés était d'atteindre une scientificité détachée des présupposés idéologiques et de rejeter les approches par trop généralistes au profit d'une histoire économique et sociale jusque-là largement délaissée⁶. L'historiographie de l'Égypte médiévale n'a bénéficié que très progressivement de cette réorientation⁷, avant donc de connaître un profond renouvellement, depuis quelques années.

4. F. CLÉMENT, « Introduction : l'épistémologie sociale de Pierre Bourdieu », dans F. CLÉMENT et al. éd., *L'Inconscient académique*, Genève/Zürich, 2006, p. 2.

5. Voir la mise au point d'H. LAURENS, « L'orientalisme français : un parcours historique », dans Y. COURBAGE et M. KROPP éd., *Penser l'Orient*, Beyrouth, 2004, p. 103-128.

6. Pas forcément revendiquée, l'influence du marxisme et de l'école dite des *Annales* a été importante. Cf. par exemple C. CAHEN, « Réflexions sur mon parcours d'historien », *Arabica*, 43 (1996), *L'Œuvre de Claude Cahen : lectures critiques*, p. 3-6. La création du *Journal of the Economic and Social History of the Orient* (le premier numéro paraît en 1958) est fondamentale. L'objectif (finalement abandonné) est d'écrire une histoire économique et sociale de l'Orient en 30 volumes. Cf. J.-C. Garcin, « Le *JESHO* et la recherche sur l'histoire économique et sociale des pays musulmans », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 36/2 (1991), p. 139-153 ; H. T. ZURNDOERFER, « The Orientation of *JESHO*'s Orient and the Problem of "Orientalism" : Some Reflections on the Occasion of *JESHO*'s Fiftieth Anniversary », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 51 (2008), p. 2-30.

7. Dans la décennie 1960-1970, paraissent les maîtres ouvrages de S. GOITEIN (*The Mediterranean Society. The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*, Berkeley/Los Angeles, 1967, vol. I, *Daily Life*) et de I. M. LAPIDUS (*Muslim City in the Later Middle Ages*, Cambridge, Mass., 1967). En 1973 et 1974, André Raymond publie à Damas *Artisans et commerçants au Caire au XVIII^e siècle* (2 vols) ; en 1976, Jean-Claude Garcin fait paraître au Caire sa thèse d'État *Un centre musulman de la Haute-Égypte médiévale : Qūs*. David Ayalon, autre grand historien de l'Égypte (ou plutôt du « système mamelouk », selon son expression), a alors déjà commencé à diffuser son œuvre (sur laquelle voir R. AMITAI, « David Ayalon, 1914-1988 », *Mamlūk Studies Review*, 3 (1999), p. 1-12 ; M. EYCHENNE, « David Ayalon et l'historiographie de l'armée mamelouke », dans Id. et A. ZOUACHE éd., *Historiographie de la guerre dans le Proche-Orient médiéval (X^e-XV^e siècle). État de la question, lieux communs et nouvelles approches*, Le Caire, 2013, sous presse).

L'effort d'édition et de traduction des sources orientales

La question des sources est fondamentale pour les historiens de l'Orient musulman, et notamment pour ceux qui s'attachent prioritairement à l'Égypte et au Bilād al-Šām⁸, qui forment un couple rarement dissocié tout au long du Moyen Âge. L'effort d'édition et de traduction de sources inédites ou éditées de façon insuffisamment critique a été impulsé, en Europe, par des figures telles que Claude Cahen, décédé en 1991 après avoir été à l'origine de maintes entreprises individuelles ou collectives⁹. Certaines de ces entreprises ont également été le fait de chercheurs arabes soucieux de se réapproprier un patrimoine dont ils estimaient en avoir été par trop dépossédés par les orientalistes¹⁰. Beyrouth et Le Caire, qui concentrent l'essentiel des maisons d'édition arabes, jouent aujourd'hui un rôle moteur en matière éditoriale.

Cet effort a largement porté ses fruits. Cependant, la tâche est encore ample. L'on estime parfois (certes sans beaucoup de garanties) à trois millions le nombre de manuscrits médiévaux préservés dans l'ensemble de l'aire islamique¹¹. Certains textes, tels que les innombrables manuscrits de *furūsiyya*¹² répertoriés dans les catalogues de bibliothèques, dont un bon nombre a été produit en Égypte,

8. Les territoires englobant aujourd'hui la Syrie, la Jordanie, le Liban, Israël et les territoires palestiniens, ainsi que la zone frontrière entre la Syrie et la Turquie.

9. Claude Cahen a régulièrement rédigé, tout au long de sa carrière, des articles programmatiques ou de synthèse afin d'impulser de telles éditions/traductions. Voir en particulier : « Les chroniques arabes concernant la Syrie, l'Égypte et la Mésopotamie, de la conquête arabe à la conquête ottomane dans les bibliothèques d'Istanbul », *Revue des Études Islamiques*, 10 (1936), p. 335-358 ; « Quelques chroniques anciennes relatives aux derniers fatimides », *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, 37 (1937), p. 1-27 ; « Editing Arabic Chronicles. A Few Suggestions », *Islamic Studies, Journal of the Central Institute of Islamic Research*, 1/3 (1962), p. 1-25 ; « L'historiographie arabe : des origines au VII^e s. h. », *Arabica*, 33 (1986), p. 133-198 ; « Pour un programme de traductions des chroniques arabes du Proche-Orient au temps des croisades », *Journal des savants*, 1 (1987), p. 13-26. Voir également *Itinéraires d'Orient. Hommages à Claude Cahen*, textes réunis par R. CURIEN et R. GYSELEN, *Res Orientales*, 6 (1994) et le compte rendu qu'en a donné T. Bianquis dans le *Bulletin Critique des Annales Islamologiques*, 12 (1996), p. 127-1 ; A.-M. EDDÉ, « Claude Cahen et les sources arabes des croisades », *Arabica*, 43 (1996), p. 89-97 ; F. MICHEAU, « Cahen, Claude (1909-1991) », dans F. POUILLOIN éd., *Dictionnaire des Orientalistes de langue française*, Paris, 2009, p. 164-166.

10. Muḥammad 'Ābid al-Ġābrī évoquait même la nécessité de « reconstituer notre patrimoine arabo-islamique ». Sur ses conceptions, voir son *Introduction à la critique de la raison arabe*, trad. A. MAHFOUD et M. GEOFFROY, Paris, 1994.

11. F. BAUDEN, « Mamluk Era Documentary Studies: The State of the Art », *Mamlūk Studies Review*, 9 (2005), note 12, p. 18.

12. La *furūsiyya* est une culture de guerre qui irrigue l'ensemble du champ social, en Égypte et dans l'ensemble des sociétés du Proche-Orient, à partir du IV^e/IX^e siècle.

sont encore délaissés par les chercheurs, sans doute parce qu'ils sont écrits dans une langue technique et difficile d'accès même pour des arabisants confirmés¹³.

Une « école historique » égyptienne

Les résultats les plus probants concernent les sources narratives (chroniques, dictionnaires biographiques), et en particulier celles de l'époque mamelouke (1250-1517). Nul historien de l'Égypte ne peut aujourd'hui en faire l'économie, même ceux qui tentent de réécrire l'histoire des débuts de l'islam : les chroniqueurs et les auteurs de dictionnaires biographiques d'époque mamelouke conservent souvent une documentation plus ancienne et aujourd'hui disparue¹⁴. Les œuvres d'époque mamelouke les plus importantes sont désormais plus accessibles, et des synthèses fiables permettant de démêler les liens à première vue inextricables qui les unissent sont disponibles¹⁵. La première de ces œuvres, les fameuses *Ḥiṭaṭ* d'al-Maqrīzī, a récemment été rééditée par Aymān Fu'ād Sayyid¹⁶. Cette « autopsie de la ruine¹⁷ », qui témoigne de la fascination d'al-Maqrīzī pour le passé égyptien et plus particulièrement pour celui de sa capitale Fustāṭ-Le Caire, est considérée comme le chef-d'œuvre d'un genre littéraire,

13. Voir S. AL-SARRAF, *L'Archerie mamlūke (648-924/1250-1517)*, thèse de doctorat (dir. D. Sourdel), Université Paris I Panthéon Sorbonne, 1982.

14. C. CAHEN, « Quelques chroniques... » ; A. F. SAYYID, « Lumières nouvelles sur quelques sources de l'histoire fatimide en Égypte », *Annales Islamologiques*, 13 (1977), p. 1-42 ; Id., *Al-Dawla-l-fāṭimiyya fī Miṣr ; tafsīr ḡadīd*, Le Caire, 2^e éd., 2000 ; P. E. WALKER, *Exploring an Islamic Empire. Fatimid History and its Sources*, Londres, 2002, Part II : « Sources and Studies », p. 91-201 ; Id., « al-Maqrīzī and the Fatimids », *Mamlūk Studies Review*, 7/2 (2003), p. 83-97.

15. En particulier U. HAARMANN, *Quellenstudien zur frühen Mamlukenzeit*, Fribourg, 1969 ; D. P. LITTLE, *Introduction to Mamlūk Historiography : an Analysis of Arabic Annalistic and Biographical Sources for the Reign of al-Malik al-Nāṣir Muḥammad Ibn Qalā'ūn*, Wiesbaden, 1970 ; Id., « Historiography of the Ayyūbid and Mamlūk Epochs », dans C. PETRY éd., *The Cambridge History of Egypt*, vol. 1, *Islamic Egypt, 640-1517*, Cambridge, 1998, p. 412-444 ; LI GUO, « Mamlūk Historiographic Studies : The State of the Art », *Mamlūk Studies Review*, 1 (1997), p. 15-43 ; Id., *Early Mamlūk Syrian Historiography : Al-Yūnīnī's Dhayl Mir'at al-Zamān*, I, Leyde, 1998 ; S. G. MASSOUD, *The Chronicles and Annalistic Sources of the Early Mamlūk Circassian Period*, Leyde, 2007.

16. AL-MAQRIZI, *Kitāb al-Mawā'iz wa-l-i'tibār fī dīkr al-ḥiṭaṭ wa-l-āṭar*, éd. A. F. Sayyid, 5 vols, Londres, 2002-2004. Le travail d'al-Maqrīzī est en voie d'analyse par Frédéric Bauden, qui s'appuie sur la découverte de manuscrits autographes. Cf. la série des « Maqriziana » de F. BAUDEN : I (*Mamlūk Studies Review*, 7/ 2 (2003), p. 21-68) ; II (*Mamlūk Studies Review*, 10/2 (2006), p. 81-139) ; III (*Mamlūk Studies Review*, 12 (2008), p. 51-118) ; IX (*Mamlūk Studies Review*, 14 (2010), p. 159-232) ; VII (dans R. AMITAI et A. LEVANOVI éd., *The Mamluk Sultanate : Political, Military, Social and Cultural Aspects*, à paraître). Une collection intitulée « Biblioteca Maqriziana » vient d'être créée par le même Frédéric Bauden chez Brill (Leyde) ; dix volumes sont annoncés, qui mêleront édition critique de différents textes rédigés par al-Maqrīzī et traductions.

17. J. LOISEAU, *Reconstruire la Maison du sultan, 1350-1450 : ruine et décomposition de l'ordre urbain au Caire*, Le Caire, 2010, I, p. 19.

« l'histoire topographique¹⁸ ». Les *Ḥiṭaṭ* permettent de dessiner les contours d'une « école historique égyptienne¹⁹ » au caractère « national » marqué²⁰, attachée à l'histoire d'un territoire autant qu'à celle des hommes qui y vivent, un territoire à l'identité si affirmée que ces hommes et les dynasties qui s'y succèdent doivent s'y incarner²¹.

Comme ses pairs, al-Maqrīzī peut encore s'appuyer, à l'époque où il écrit, sur les traces multiples laissées par ses prédécesseurs – documents administratifs et privés, monnaies, etc. – que l'Égypte médiévale a laissées en nombre, notamment grâce à des conditions climatiques propices à leur conservation²². Concernant les « handwritten documents²³ », *papyri* et autres supports, ils sont plus nombreux qu'on l'a longtemps cru²⁴ et font désormais l'objet d'une attention

18. S. BOUDERBALA, « L'histoire topographique, un genre littéraire spécifique aux lettrés égyptiens (VII^e-IX^e/XIII^e-XV^e) », *Annales Islamologiques*, 45 (2011), p. 167-188.

19. F. DONNER, *Narratives of Islamic Origins*, Princeton, 1998, notamment p. 226. Voir surtout les analyses/questionnements de S. BOUDERBALA, *Ġund Miṣr : étude de l'administration militaire dans l'Égypte des débuts de l'Islam*, thèse de doctorat (dir. Fr. Micheau), Université Paris 1 – Panthéon Sorbonne, 2008, chap. 4, et notamment les p. 81-86, 89. S. Bouderbala cite F. ROSENTHAL « al-Kindī », *Encyclopedia of Islam*, New Edition, v, 1986, p. 121-122, qui utilise l'expression réductrice à mon sens « provincial historiography ». Voir encore Id., « L'histoire topographique... », p. 158-160 et *passim* ; U. HAARMANN, « Regional Sentiment in Medieval Islamic Egypt », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies, University of London*, 43 (1980), p. 55-66.

20. Pour qui pratique également quotidiennement les sources syriennes, cela saute aux yeux. Claude Cahen avait en son temps souligné qu'il « se maintiendra pendant des générations des lignées distinctes d'historiens entre deux régions relativement aussi proches que Damas et Le Caire » : C. CAHEN, « L'historiographie arabe : des origines au VII^e s. h. », *Arabica*, 33 (1986), p. 187.

21. La question de l'existence d'une « école historique égyptienne » tout au long du Moyen Âge n'est pas complètement tranchée. Pour les périodes les plus tardives (époques ayyoubide et mamelouke), la tendance (critiquable) a longtemps été de ne pas dissocier les historiographies égyptienne et syrienne – du fait de la communauté de destin politique et militaire de l'Égypte et du Bilād al-Šām. C'est le choix que fait encore D. P. LITTLE, « Historiography of the Ayyubid and Mamlūk Epochs », dans C. PETRY éd., *The Cambridge History of Egypt*, vol. I, p. 412-444 (voir en particulier p. 412).

22. F. BAUDEN, « Mamluk Era Documentary Studies... », p. 15 (à propos de l'ensemble de l'aire islamique).

23. L'expression est de F. BAUDEN (« Mamluk Era Documentary Studies... », p. 15-16) : « I do not say papyrology because I think this word is unfortunately misleading. Although influenced by the discipline developed by scholars of antiquity, Arabic papyrology does not deal exclusively with documents written on papyrus. In the Islamic context, this would be nonsensical, as other writing materials were used together with papyrus (*ostracum*, parchment, and at a rather early stage paper, but also cloth, and such odd materials as ostrich eggs, etc.). [...] Numismatics, epigraphy, and archeology [...] clearly involve documents and some of them are of great help in corroborating information found in handwritten documents ».

24. Plus généralement, l'idée elle-même que l'Islam médiéval n'a livré que peu de documents doit être nuancée, comme le soutient R. S. HUMPHREYS, *Islamic History: A Framework for Inquiry*, Le Caire, 1992, p. 40 (cf. aussi les références citées par F. BAUDEN, « Mamluk Era Documentary

soutenue des chercheurs²⁵, après avoir été ignorés ou simplement appréhendés comme des sources d'information secondaires. Désormais, l'on s'attache plus systématiquement – ainsi Sobhi Bouderbala et Mathieu Tillier dans ce dossier – à reconstituer les liens entre la documentation papyrologique et les sources narratives.

Les débats autour de la révélation muḥammadienne : l'histoire de l'Égypte quelque peu délaissée

Une telle documentation s'avère précieuse pour qui souhaite sortir de « l'impasse méthodologique²⁶ » dans laquelle le courant « sceptique²⁷ » a plongé les spécialistes de l'histoire des débuts de l'islam à partir des années 1970. Ce courant a remis en cause de manière radicale la fiabilité des sources islamiques narratives de l'histoire des premiers musulmans. Ces sources, qui ont été rédigées pour l'essentiel dans l'Iraq abbasside à partir du III^e/IX^e siècle, ne feraient que mettre en scène la révélation muḥammadienne ; elles présenteraient une vision orientée et déformée des débuts de l'islam, correspondant aux attentes des musulmans qui vivaient à l'époque de leur rédaction.

Cette remise en cause a eu l'avantage de dynamiser la recherche. Différentes voies sont désormais explorées pour sortir de cette impasse

Studies... », p. 16). Voir également les contributions de G. MARTINEZ-GROS, M. OUERFELLI, D. VALÉRIAN, M. M. A. EL-NASHAR, C. PICARD, S. DENOIX et B. GALLAND, M. TILLIER, Z. ATTA, J. LOISEAU et A.-M. EDDÉ dans *L'Autorité de l'écrit au Moyen Âge (Orient-Occident)*, Paris, 2009.

25. Parmi les travaux les plus récents, l'on peut citer : P. M. SHPESTEIN, *Shaping a Muslim State : The World of a Mid-Eighth-Century Egyptian Official*, Oxford, 2012 ; ID., « Multilingual Archives and Documents in Post-Conquest Egypt », dans A. PAPACONSTANTINOU éd., *The Multilingual Experience in Egypt, from the Ptolemies to the 'Abbāsids*, Burlington, 2010, p. 105-126 ; ID., « Seals and Papyri from Early Islamic Egypt », dans I. REGULSKI et al. éd., *Seals and Sealing Practices in the Near East. Developments in Administration and Magic from Prehistory to the Islamic Period*, Louvain, 2012, p. 171-182.

26. L'expression est de S. HUMPHREYS, *Islamic History. A Framework for Inquiry*, Princeton, 1995, p. 127 ; elle est reprise par A. BORRUT, « Introduction : la fabrique de l'histoire et de la tradition islamiques », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée, Écriture de l'histoire et processus de canonisation dans les premiers siècles de l'islam*, 129 (2011), p. 17.

27. J. Wansbrough, P. Crone et M. Cook sont les figures marquantes de ce « courant sceptique », qui a son origine dans le criticisme de certains orientalistes de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle (en particulier H. Lammens et J. Wellhausen). Voir les bilans historiographiques de C. GILLIOT, « Le débat contemporain sur l'Islam des origines », dans T. BIANQUIS, P. GUICHARD et M. TILLIER éd., *Les Débuts du monde musulman, VII^e-XII^e siècle. De Muhammad aux dynasties omeyyades*, Paris, 2012, p. 355-371 ; F. MICHEAU, *Les Débuts de l'islam. Jalons pour une nouvelle histoire*, Paris, 2012, p. 13-25 ; C. AILLET, « Islamisation et arabisation dans le monde musulman médiéval : une introduction au cas de l'Occident musulman (VII^e-XII^e siècle) », dans D. VALÉRIAN éd., *Islamisation et arabisation de l'Occident musulman médiéval (VII^e-XII^e siècle)*, Paris, 2011, p. 7-34.

méthodologique²⁸. Les uns privilégient le recours aux sources non musulmanes, notamment syriaques, qui posent également des problèmes d'interprétation²⁹; les autres s'attachent à reconstituer « la genèse, l'élaboration et la canonisation de la tradition et de l'histoire islamique³⁰ » par un patient travail d'archéologie des textes³¹. Leurs travaux, qui provoquent parfois des réactions de rejet dans les pays musulmans, ont eu l'inconvénient de centrer l'analyse sur les sources narratives irako-syriennes, au détriment parfois de la documentation issue d'autres territoires conquis par les musulmans, comme l'Égypte³².

Les sceptiques ont parfois mobilisé l'archéologie pour étayer leurs thèses³³. J. Koren et Y. Nevo ont nié l'existence de Muḥammad, en s'appuyant surtout sur la numismatique et l'épigraphie : il est absent des graffitis les plus anciens du Neguev mais aussi d'Arabie³⁴. Ils ont soutenu l'idée que l'islam n'apparaissait qu'à partir de la fin du VII^e siècle, la conquête et la création d'un État arabe ayant précédé la naissance de la religion³⁵. Leurs travaux, qui sont remis en cause³⁶, tiennent plus d'une « archéologie de la religion » (D. Northedge) que d'une archéologie s'attachant à la diffusion de pratiques culturelles dans différentes sociétés, dans différents espaces³⁷.

28. Cf. la mise en perspective de F. MICHEAU, *Les Débuts de l'islam...*

29. Par exemple R. HOYLAND, *Seeing Islam as Others Saw It. A Survey and Evaluation of Christian, Jewish and Zoroastrian Writings on Early Islam*, Princeton, 1997.

30. A. BORRUT, « Introduction : la fabrique de l'histoire et de la tradition islamiques », p. 17. Cf. l'ouvrage majeur de F. M. DONNER, *Narratives of Islamic Origins. The Beginning of Islamic Historical Writing*, Princeton, 1998 ; A. BORRUT, *Entre mémoire et pouvoir. L'espace syrien sous les derniers Omeyyades et les premiers Abbassides* (v. 72-193/692-809), Leyde, 2001.

31. Voir la formule de P. CRONE et M. COOK (« Egypt in Islam was not so much a nation or even a country as simply a place »), dans *Hagarism : the Making of the Islamic World*, Cambridge, 1977, p. 114. Cf. le commentaire d'U. HAARMANN, « Regional Sentiment... », p. 55.

32. S. Bouderbala, *Ġund Miṣr...*, p. 11 sq., p. 22 et passim.

33. Cf. par exemple D. COOK et P. CRONE, *Hagarism...*, p. 3, et les commentaires de J. JOHNS, « Archaeology and the History of Early Islam : the First Seventy Years », *Journal of the Economic and Social History of the Orient*, 46 (2003), p. 414.

34. Récents : M. KAWATOKO et al., *Ancient and Islamic Rock Inscriptions of South Sinai*, Tokyo, 2006 ; F. IMBERT, « L'Islam des pierres : l'expression de la foi dans les graffiti arabes des premiers siècles », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 129 (juillet 2011), p. 55-77 ; A. AL-GHABBAN, *Les deux routes syrienne et égyptienne du pèlerinage au nord-ouest de l'Arabie Saoudite*, Le Caire, 2011 (publication d'une thèse soutenue en 1988 à Aix-en-Provence).

35. Cf. J. KOREN et Y. NEVO, *Crossroads to Islam. The Origins of the Arab Religion and the Arab State*, Amherst/New York, 2003. Voir aussi, des mêmes auteurs, « Methodological Approaches to Islamic Studies », *Der Islam*, 68 (1991), p. 87-107.

36. Voir par exemple J. JOHNS, « Archaeology and the History of Early Islam... », p. 411-436.

37. C'est l'archéologie que D. Northedge appelle de ses vœux : « Archaeology and Islam », dans G. BARKER éd., *Companion Encyclopedia of Archaeology*, vol. 1-2, Londres, 1999, p. 1101.

Celle-ci est pourtant assez active³⁸ – surtout dans les pays qui appartenaient, au Moyen Âge, au Bilād al-Šām (Syrie, Jordanie, Liban, Israël et territoires palestiniens, frontière syro-turque)³⁹ – et ne suscite pas de controverses aussi passionnées. En Égypte, elle est encore insuffisamment développée – et utilisée par les historiens –, peut-être du fait de la fascination qu’a toujours exercée son patrimoine archéologique antique⁴⁰. Les fouilles qui ont été menées à terme et publiées sont peu nombreuses⁴¹. Celles du plateau d’Istabl ‘Antar, au sud de Fustāt (le Vieux-Caire actuel), la première capitale de l’Égypte islamique, sont en passe de l’être⁴². Dirigées par Roland Pierre-Gayraud de 1985 à 2003, elles illustrent à merveille la « problématique des continuités, de l’innovation et des croisements culturels⁴³ », qui est désormais privilégiée par les spécialistes de l’Égypte.

Transition linguistique, transition religieuse

Ces fouilles confirment ce que la documentation papyrologique ou les études toponymiques, en plein renouveau, montrent par ailleurs⁴⁴ : la conquête arabe n’a pas provoqué, en Égypte, les changements abrupts et définitifs que

38. Il va sans dire que les bouleversements qui touchent actuellement le monde arabe ont réduit cette activité. À l’heure où j’écris (mars 2013), à ma connaissance, les chantiers sont interrompus en Syrie et en Iraq. Ailleurs, l’inquiétude règne.

39. Voir par exemple les ouvrages tout récemment publiés par D. GENEQUAND, *Les Établissements des élites omeyyades en Palmyrène et au Proche-Orient*, Beyrouth, 2012, et M.-O. ROUSSET, *El-Hadir. Étude archéologique d’un hameau de Qinnasrin (Syrie du Nord, VII^e-XI^e siècles)*, Lyon, 2012.

40. État des lieux régulier dans *Mishkah : Egyptian Journal of Islamic Archaeology*, édité depuis 2008 par le *Supreme Council of Antiquities* égyptien.

41. Les fouilles de la forteresse de Šadr, dans le Sinaï, ont été récemment publiées : J.-M. MOUTON éd., *Šadr, une forteresse de Saladin au Sinaï. Histoire et archéologie*, Paris, 2010.

42. Un premier volume a paru : E. RODZIEWICZ, *Bone Carvings from Fustat – Istabl ‘Antar (Fustat I)*, Le Caire, 2012 ; 17 autres volumes sont annoncés. Les principaux résultats ont été exposés dans les « rapports préliminaires » annuels publiés dans les *Annales Islamologiques* et dans différents articles. Cf. S. DENOIX, « Les fouilles d’Istabl ‘Antar à Fustāt. Une vision renouvelée de l’histoire urbaine et de la culture matérielle médiévales d’Égypte », dans E. RODZIEWICZ, *Bone Carvings...*, p. XIII et n° 25.

43. S. DENOIX, « Les fouilles d’Istabl ‘Antar... », p. IX.

44. S. BJÖRNESE, « Quelques réflexions sur l’apport de l’arabe dans la toponymie égyptienne », *Annales Islamologiques*, 30 (1996), p. 21-40, en particulier p. 28 ; S. DHENNIN et C. SOMAGLINO éd., *Toponymie et perception de l’espace en Égypte, de l’Antiquité au Moyen Âge*, Le Caire, à paraître en 2013 : voir notamment l’« Introduction », par S. DENOIX, et les contributions de O. HASAN, « The Development of Toponymy in Egypt in the Middle Ages (Fayyum as example) » ; S. BOUDERBALA, « Les quartiers de Fustāt et la marque du passé : l’apport de la toponymie à l’étude de l’occupation de l’espace urbain au Moyen Âge (I^{er}-VII^e/X^e-XIII^e siècles) ».

les historiographes musulmans se plaisent souvent à décrire. L'arabisation⁴⁵ et l'islamisation ont été des phénomènes lents, non concomitants⁴⁶. Au I^{er}/VII^e siècle, une nouvelle langue est introduite par les conquérants arabes. Après leur victoire et leur installation dans le pays, ils doivent longtemps faire traduire les actes administratifs pour que les agents de l'administration puissent les faire appliquer⁴⁷. L'arabe semble s'être définitivement imposé comme langue de communication écrite dès la fin du III^e/IX^e siècle, du fait sans doute des progrès de l'islamisation, mais aussi parce que cette langue était devenue une langue de savoir incontournable pour les lettrés.

Que la « transition linguistique » n'ait pas été rapide ne fait donc aucun doute. L'on parle d'ailleurs, à propos des trois siècles qui suivent la conquête arabe, « d'expérience multilingue⁴⁸ ». Ont cohabité en Égypte le grec, le copte et l'arabe, en sus du judéo-arabique présent dans les documents de la Geniza du Caire⁴⁹. Concernant les périodes les plus tardives, la réflexion sur le multilinguisme est entamée : sous les Mamelouks, l'élite militaire pratique le turc et/ou le kiptchak, sans cependant ignorer l'arabe, et promeut la langue turque, dont la pratique est un signe de distinction⁵⁰. Cependant, on en sait peu sur la communication orale. Par exemple, la généralisation de l'arabe dans l'administration et dans la littérature (chrétienne ou musulmane) ne présume en rien de sa pratique en tant que langue de communication orale, notamment dans les milieux ruraux, où semble également avoir longtemps perduré une onomastique copte traditionnelle.

45. Voir la définition qu'en donne J.-C. GARCIN, « L'arabisation de l'Égypte », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 43 (1987), p. 130.

46. Sur cette question, voir M. BRETT, « Population and Conversion to Islam in the Medieval Period », dans U. VERMEULEN et J. STEENBERGEN éd., *Egypt and Syria in the Fatimid, Ayyubid and Mamluk Eras 4. Proceedings of the 9th and 10th International Colloquium Organized at the Katholieke Universiteit Leuven in May 2000 and May 2001*, Louvain, 2005, p. 1-32.

47. P. M. SUPESTEIN, « Multilingual Archives and Documents in Post-Conquest Egypt... », p. 105-126 ; Id., « The Arab Conquest of Egypt and the Beginning of Muslim Rule », dans R. S. BAGNALL éd., *Egypt in the Byzantine World, 300-700*, Cambridge, 2006, p. 446-447 ; A. PAPACONSTANTINO, « Introduction », dans Id. éd., *The Multilingual Experience in Egypt...*, p. 10.

48. A. PAPACONSTANTINO éd., *The Multilingual Experience in Egypt...*

49. J. BLAU et S. C. REIF éd., *Genizah Research after Ninety Years. The Case of Judaeo-Arabic*, Cambridge, 1992.

50. U. HAARMANN, « Arabic in Speech, Turkish in Lineage. Mamluks and their Sons in the Intellectual Life of Fourteenth-Century Egypt and Syria », *Journal of Semitic Studies*, 33 (1988), p. 81-114 ; M. YALÇIN, *Divan-ı Qanşüh al-Gürî : a Critical Edition of Turkish Poetry Commissioned by Sultan Qanşüh al-Gürî, 1501-1516*, PhD, Harvard University, 1993 ; B. LELLOUCH, *Les Ottomans en Égypte : historiens et conquérants au XVI^e siècle*, Paris, 2003, p. 80 ; M. EYCHENNE, *Liens personnels, clientélisme et réseaux de pouvoir dans le sultanat mamelouk (milieu XIV^e-fin XIV^e siècle)*, Damas, 2013, chap. 3 : « Parler, communiquer, sociabiliser. Liens personnels et affinités linguistiques », p. 153-188.

Sans doute les rythmes d'arabisation diffèrent-ils d'une région à une autre⁵¹. Il en va de même de l'islamisation, en Égypte comme ailleurs⁵². Dans le village de Damūyah, dans le Fayyūm, à une centaine de kilomètres du Caire, des archives analysées par Jean-Michel Mouton laissent penser que l'arabe s'est imposé à la fin du III^e/IX^e siècle comme langue de communication écrite dans les actes notariés comme dans les correspondances privées ; mais la population demeure très majoritairement copte⁵³. Ces archives confirment que périodiser le processus d'islamisation (qui peut s'expliquer par la conversion mais aussi par la démographie) n'est pas chose aisée. D'ailleurs, depuis une quarantaine d'années, les chercheurs ont proposé plusieurs périodisations. Deux possibilités ont été privilégiées : pour les uns, les Égyptiens deviennent majoritairement musulmans dès le III^e/IX^e siècle ; pour les autres, cela n'est vrai qu'à une période plus tardive – à partir du VIII^e/XIV^e siècle pour Jean-Claude Garcin⁵⁴. Récemment, Shaun O'Sullivan et Tamer el-Leithy ont à nouveau plaidé l'un pour la période haute, l'autre pour la période basse⁵⁵.

En fait, la question qui doit se poser n'est pas seulement celle du nombre, mais également celle du poids et du dynamisme culturel de chacun des groupes socio-linguistiques. La communauté copte, par exemple, est sans doute moins

51. W. DIEM, *Arabischer Terminkauf. Ein Beitrag zur Rechts- und Wirtschaftsgeschichte Ägyptens von 8. bis 14. Jahrhundert*, Wiesbaden 2006, notamment p. 130 (« dab die Arabisierung und Islamisierung der Provinz al-Fayyum langsamer erfolgt ist als die der Provinz al-Usmumayn »), suivi par E. M. GROB, *Documentary Arabic Private and Business Letters on Papyrus. Form and Function, Content and Context*, Berlin, 2010, p. 8.

52. Cf. D. VALÉRIAN éd., *Islamisation et arabisation...* ; F. MICHEAU, *Les Débuts de l'islam...*

53. J.-M. MOUTON, « Un village copte du Fayyūm au XI^e siècle, d'après la découverte d'un lot d'archives », *Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 146 (2002), p. 447-458.

54. J.-C. GARCIN, « L'arabisation de l'Égypte... », p. 132, s'opposant à R. W. BULLIET, *Conversion to Islam in the Medieval Period*, Harvard, 1979, p. 101. Voir aussi I. M. LAPIDUS, « The Conversion of Egypt to Islam », *Israel Oriental Studies*, 2 (1972), p. 248-262 ; D. P. LITTLE, « Coptic Conversion to Islam under the Bahrī Mamluks, 692-755/1293-1354 », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 39 (1976), p. 552-569 ; Y. FRIEDMAN, « A Note on the Conversion of Egypt to Islam », *Jerusalem Studies in Arabic and Islam*, 3 (1981-1982), p. 238-240 ; Y. LEV, « Persecutions and Conversion to Islam in Eleventh-Century Egypt », dans *The Medieval Levant. Studies in Memory of Eliahu Ashtor, Asian and African Studies*, 22 (1988), p. 73-91 ; C. DÉCOBERT, « Sur l'arabisation et l'islamisation de l'Égypte médiévale », dans Id. éd., *Itinéraires d'Égypte. Mélanges offerts au père Maurice Martin SJ*, Le Caire, 1992, p. 278-280 ; G. FRANTZ-MURPHY, « Conversion in Early Islamic Egypt: The Economic Factor », dans Y. RAGHEB éd., *Documents de l'Islam médiéval : nouvelles perspectives de recherche*, Le Caire, 1991, p. 11-17 ; J.-M. MOUTON, « L'islamisation de l'Égypte au Moyen Âge », dans B. HEYBERGER éd., *Chrétiens du monde arabe*, Paris, 2003, p. 110-123 ; M. Brett, « Population and Conversion... ».

55. S. O'SULLIVAN, « Coptic Conversion and the Islamization of Egypt », *Mamlūk Studies Review*, 10/2 (2006), p. 65-79 ; T. EL-LEITHY, *Coptic Culture and Conversion in Medieval Cairo, 1293-1524 A. D.*, PhD, Princeton University, 2004.

nombreuse au VII^e/XIII^e siècle que quatre siècles auparavant, alors qu'elle était culturellement en transition, mais elle n'en est pas moins dynamique. Tout au long de l'histoire égyptienne, l'installation de nouveaux maîtres (Arabes, puis Turcs) provoque des croisements culturels que l'on met désormais plus souvent en lumière. L'archéologie est à cet égard riche d'enseignements. À Fustât, les reliefs floraux des plaquettes en os mises au jour sont de tradition alexandrine et antique ; ils n'en révèlent pas moins l'importation de nouveaux modèles venus d'Iraq qui semblent ensuite à leur tour essaimer à Alexandrie. La « continuité technique » est évidente ; en revanche, en matière artistique, ces objets dénotent une transition marquée par l'importation de motifs s'accordant avec la culture des musulmans⁵⁶. Plus tard, à la fin du VI^e/XII^e siècle, la construction de la muraille du Caire semble donner lieu à une « architecture de transition » entre une architecture fatimide très raffinée et l'architecture ayyoubide plus monumentale, plus à même de représenter les nouveaux « sultans militaires » qui se sont imposés en Égypte à la fin des années 1160, et plus adaptée aux évolutions de la guerre de siège provoquées par l'installation des Croisés en Syrie⁵⁷.

Inscrire la réflexion dans le temps long

Ces croisements apparaissent clairement dans les textes de *furūsiyya* que j'envisage dans ce dossier, ou dans les différents manuscrits des *Mille et Une Nuits* étudiés par Jean-Claude Garcin. Ils participent d'une double dynamique : celle de l'importation d'une culture du centre irako-syrien et celle du lent renouvellement local de cette culture, renouvellement qui prend des formes diverses, selon les hommes qui l'impulsent. En Égypte, où un « sentiment national » perdure tout au long du Moyen Âge, il a une coloration typiquement égyptienne et se tourne vers une « conformation à la norme religieuse ».

Doit-on s'étonner de cette double dynamique et des temporalités multiples dans lesquelles tout renouvellement s'opère ? La recherche récente tend à montrer la nécessité d'inscrire la réflexion sur l'histoire égyptienne dans le temps long, de se garder donc de toute « rupture » entendue comme une coupure brutale, de se contenter de découpages plus lâches, et de penser cette histoire en termes de « transitions », des transitions entendues comme des temps de passage d'un

56. S. DENOIX, « Préface »..., p. XXIII ; E. RODZIEWICZ, *Bone Carvings...*, p. 72-87 et pl. 4-18 ; Id., *Bone and Ivory Carvings from Alexandria. French Excavations 1992-2004*, Le Caire, 2007.

57. Fouilles (IFAO) en cours depuis 2000, sous la direction de Stéphane Pradines. Cf. S. PRADINES, « Les fortifications fatimides (x^e-xii^e siècle) – Ifriqiyya, Miṣr et Bilād al-Šām », dans M. EYCHENNE et A. ZOUACHE éd., *Historiographie de la guerre dans le Proche-Orient médiéval (x^e-xv^e siècle). État de la question, lieux communs et nouvelles approches*, Le Caire, 2013, sous presse. Sur les évolutions de la guerre de siège : A. ZOUACHE, *Armées et combats en Syrie de 491/1098 à 569/1174. Analyse comparée des chroniques latines et arabes*, Damas, 2008.

mode de fonctionnement à un autre⁵⁸. Mathieu Tillier souligne d'ailleurs, dans sa contribution, que l'institution judiciaire ne se transforme que lentement, après la conquête arabe. Les procédures héritées perdurent longtemps, se remodelent progressivement et s'étendent sur tout le territoire égyptien selon un rythme différent des périodisations dynastiques traditionnelles. Sobhi Bouderbala n'écrit rien de différent dans son étude sur les pratiques sociales en matière de biens inaliénables (*ḥubs*, pl. *aḥbās*). Malgré les efforts des pouvoirs publics soucieux de rompre avec le '*urf*' (droit coutumier), la normalisation de ces pratiques est lente et sans doute encore incomplète, deux siècles après que les musulmans se sont installés en Égypte.

Cette normalisation dépend d'autres facteurs que la seule injonction des puissants, et notamment de la volonté des hommes d'occuper une place éminente dans la société et des stratégies qu'ils mettent en place pour y parvenir. Après la conquête arabe, la conversion à l'islam devient progressivement l'une des conditions de l'ascension sociale. Les Banū Ḥinnā s'y résolvent au tournant des XII^e et XIII^e siècles. Mathieu Eychenne ne peut reconstituer leur histoire que partiellement : les sources à sa disposition ne disent rien de certaines étapes de leur parcours. De ces silences, qui peuvent ou non faire sens, il s'accommode sans peine. Porté par sa documentation, il a accès, en retraçant la destinée de cette famille, au temps long, celui d'un pays et d'une ville, Fustāt-Miṣr, qui, dès sa fondation et pour longtemps, se mue en un lieu de mémoire pour ses habitants.

Un historiographe aussi brillant qu'al-Maqrīzī a également pris la précaution d'inscrire sa réflexion dans le temps long, ainsi que le rappelle Julien Loiseau. Non pas systématiquement : il réagit aussi parfois « à chaud », par exemple à propos d'une crise qui touche l'Égypte en 806/1403-1404⁵⁹. Il conçoit primitivement cette crise comme une rupture majeure dans l'histoire du pays et de la ville (Fustāt-Le Caire) qu'il chérit tant. Puis sa réflexion évolue au fil de son œuvre, et il offre une interprétation au long cours des mutations auxquelles l'Égypte est confrontée depuis la conquête arabe.

58. La question des « ruptures, continuités et transitions » est au cœur des réflexions menées depuis le début des années 1990 par plusieurs équipes internationales de chercheurs, dans le cadre de différents programmes de recherche. Très vite, une collection intitulée « Studies in Late Antiquity and Early Islam » a été créée chez Darwin Press (sous la direction de L. I. Conrad et D. J. Scheiner). Les travaux se poursuivent désormais sous l'impulsion d'une part de J. Haldon, R. Hoyland, A. Nef et P. Sijpesteijn (programme « Late Antiquity and Early Islam » associant les universités d'Oxford, de Princeton, et l'UMR 5167 Orient et Méditerranée), d'autre part de S. Bouderbala et S. Denoix (programme « Provinces et empires : l'Égypte islamique dans le monde antique » basé à l'IFAO et associant l'Institute for the Study of the Ancient World, New York University, l'université de Leyde et l'UMR 8167 Orient et Méditerranée).

59. Sur le rapport d'al-Maqrīzī avec cette ville, voir S. DENOIX, *Décrire Le Caire : Fustāt-Miṣr d'après Ibn Duqmāq et Maqrīzī*, Le Caire, 1992, p. 13 et *passim*.

Quelle périodisation adopter ?

Le temps long est donc bien en passe, comme l'écrit Julien Loiseau, de devenir la « prédilection des historiens de l'Islam⁶⁰ », et plus particulièrement de ceux, plus nombreux aujourd'hui qu'hier, qui se penchent sur l'histoire de l'Égypte médiévale. Cela les conduit, en s'appuyant sur d'autres disciplines que l'histoire (notamment la littérature et l'archéologie) à remettre en cause la périodisation adoptée par leurs devanciers, qui ont souvent suivi les périodisations dynastiques traditionnelles nonobstant le fait que chaque champ (politique, social, économique, intellectuel, technique, etc.) évolue selon son rythme propre et son échelle de déclinaison (locale, régionale, nationale)⁶¹. « Les milieux, les hommes et les objets évoluent dans des “temporalités” aux rythmes différents »⁶² ; le choix d'une périodisation dépend du champ que l'historien choisit d'étudier⁶³.

Pour peu que l'on s'astreigne tout de même à proposer une périodisation simple de l'histoire de l'Égypte médiévale en tenant compte tout à la fois des apports de l'histoire, de l'archéologie et des autres disciplines que l'historien est amené à pratiquer, l'on peut s'appuyer sur les réflexions de Konrad Hirschler sur l'ensemble de l'aire islamique. Faire débiter le Moyen Âge lors de la conquête arabe et le faire s'achever au début du x^e/xvi^e siècle, ainsi qu'il l'écrit, « n'est pas très utile, même si [une telle périodisation] reflète, dans une large mesure, les schèmes choisis par les historiens arabes médiévaux eux-mêmes⁶⁴ ». Ne faut-il pas plutôt parler d'une longue phase de transition qui serait rattachée à l'Antiquité tardive et qui s'écoulerait jusqu'à la fin du iii^e/ix^e siècle ou le début du iv^e/x^e siècle, la langue arabe et l'islam s'étant enfin largement imposés en Égypte et les traits caractéristiques de la société islamique s'y étant nettement dessinés⁶⁵ ? Et faire débiter au x^e/xvi^e siècle un « Moyen Âge finissant » (dont

60. *Infra*, p. 119.

61. J.-C. GARCIN éd., *États, sociétés et cultures du monde musulman médiéval, x^e-xv^e siècle*, III, Paris, 2000, chap. 2 (« Histoire, démographie, histoire comparée, périodisation »).

62. J. BURNOUF et al., *Manuel d'archéologie médiévale et moderne*, 2^e éd., Paris, 2012, p. 8.

63. Voir d'ailleurs les efforts faits dans ce sens par C.-F. PETRY éd., *The Cambridge History of Egypt...*, vol. I., *Islamic Egypt...* et vol. II, *Modern Egypt from 1517 to the End of the Twentieth Century*, Cambridge, 1998.

64. K. HIRSCHLER, *Medieval Arabic Historiography: Authors as Actors*, New York, 2006, p. ix. Au contraire, K. BLANKINSHIP, « Islam and World History: Towards a New Periodization », *The American Journal of Islamic Social Science*, 8/3 (1991), p. 423-452, en particulier p. 442, propose une « division binaire autour de 600 ». Il ajoute : « According to this scheme, all history before 600 CE would be considered ancient; all that after 600 CE would be modern ». Aussi : « Such a division has much to recommend it, not only in making the prophethood of Muḥammad the watershed event in world history, but also in periodizing and explaining the histories of the East Roman Empire, the Persians, the Indians, the Chinese, the Japanese, and even the Western Europeans themselves ».

65. K. HIRSCHLER, *Medieval Arabic Historiography...* Voir les réflexions stimulantes d'A. AL-AZMEH, « Muslim History: Reflections on Periodisation and Categorisation », *The Medieval*

les contours chronologiques restent à préciser⁶⁶), marqué par la provincialisation et l'ottomanisation progressives du pays⁶⁷ ?

En tout état de cause, quelle que soit la périodisation adoptée par les chercheurs, il est difficile de faire l'économie des représentations des hommes du passé, fussent-elles connues à travers des sources partielles et partiales. Ainsi, lorsqu'il fait de l'année 755/1354, qui voit se multiplier en Égypte les violences et les mesures antichrétiennes, une année cruciale dans l'histoire égyptienne – une « rupture », au sens propre du mot –, al-Maqrīzī exprime une opinion que l'historien ne peut écarter. Il se doit, au contraire, de la mettre en perspective et de l'inscrire dans les multiples temporalités qu'à rebours il côtoie⁶⁸.

Abbès ZOUACHE – Ciham/UMR 5648, Lyon et Institut français d'archéologie orientale du Caire

History Journal, 1 (1998), p. 195-231, et H. KENNEDY, *The Historiography of Islamic Egypt (c. 950-1800)*, Leyde, 2001.

66. Sur les changements consécutifs à la conquête de l'Égypte par les Ottomans (1517) et les continuités qui peuvent être décelées, voir les remarques de M. WINTER, *Society and Religion in Early Ottoman Egypt. Studies in the Writings of 'Abd al-Wahhab al-Sha'rani*, New Brunswick, 2009 (1^{er} éd., 1982), p. 13 ; N. HANNA, « Culture in Ottoman Egypt », dans C. PETRY éd., *The Cambridge History of Egypt*, vol. II, p. 88.

67. B. LELLOUCH, *Les Ottomans en Égypte...*, en particulier le chap. 3.

68. AL-MAQRIZI, *Kitāb al-Mawā'iz...*, cité par D. LITTLE, « Coptic Conversion... », p. 559 et 568, qui fait dès lors de l'année 755/1354 « a turning-point dans l'histoire religieuse égyptienne ». Cf. aussi S. O'SULLIVAN, « Coptic Conversion... », p. 66-67.